

KATRINA KALDA

**ARITHMÉTIQUE
DES DIEUX**

roman

nrf

GALLIMARD

DU MÊME AUTEUR

Aux Éditions Gallimard

UN ROMAN ESTONIEN

ARITHMÉTIQUE DES DIEUX

KATRINA KALDA

ARITHMÉTIQUE
DES DIEUX

roman

nrf

GALLIMARD

L'auteur remercie le Centre national du livre pour son aide précieuse.

© *Éditions Gallimard, 2013.*

Absyrtos, frère, tu n'es donc pas mort, c'est en vain que je t'ai recueilli os à os dans ce champ nocturne où les femmes démentes t'avaient éparpillé, pauvre frère mis en pièces. Tu m'as suivie, avec une obstination que je ne te connaissais pas, tu as rassemblé à nouveau tes membres découpés, tu les as réunis à nouveau au fond de la mer, os après os, et tu m'as suivie, silhouette aérienne, rumeur. Tu n'as jamais voulu être puissant, à présent tu l'es. Assez puissant pour me rattraper, dans les airs ou au fond de la mer...

CHRISTA WOLF,
Médée, voix.

5 janvier 2010

Je me suis réveillée parmi des membres d'enfant. De petites jambes et de petits bras tranchés qui flottaient dans le lac aux reflets rouille. La lune blanche et ronde nageait à la surface comme une balle qu'il fallait aller repêcher là où, à quelques pas de la rive, on ne voit déjà plus le fond.

Je ne suis pas superstitieuse ; je ne crois ni aux fantômes, ni aux rêves prémonitoires, je n'ai jamais feuilleté de *Clef des songes*, je ne pense pas qu'un festin entrevu en rêve puisse annoncer la maladie ou la mort, un tison être le signe d'amours non partagées, ou un turban noué autour de la tête le présage d'un gain d'argent. Je suis l'être le plus rationnel de la famille. À l'adolescence, je descendais à la cave chaque fois qu'il fallait changer un fusible, j'ouvrais la porte aux Témoins de Jéhovah ; l'été, lorsque nous retournions en Estonie, j'explorais à la lueur d'une lampe de poche des maisons inhabitées situées près de la gare de la Baltique, prêtes à tomber en ruine et qu'on prétendait hantées. Tous les pronostics sur mon futur métier me vouaient alors à la comptabilité ou, mieux, à la chimie moléculaire. Grand-mère, qui avait elle-même été chimiste, me destinait à marcher dans ses

pas ; elle parlait à qui voulait l'entendre de mes futures usines de polymères. Je réussis à être pendant une décennie la petite-fille préférée d'Eda.

Ma cousine Ann est devenue comptable, sa sœur Rita est juriste, mon cousin Ott informaticien. Quant à moi, il y a quinze ans déjà que j'ai sabordé des études prometteuses, renonçant aux structures moléculaires pour consacrer ma vie à une discipline sans intérêt : le folklore finno-ougrien. Ma décision provoqua l'indignation de grand-mère Eda et l'incrédulité du reste de la famille. J'avais probablement pris cette voie de traverse pour résister au sort qu'on me réservait depuis toujours, pour faire mentir mes prétendues prédispositions, la prédestination, l'héritage génétique. Juhan, mon père, était entré au conservatoire de Tallinn pour contrecarrer les plans de sa mère qui détestait la musique et assurait que son fils serait physicien. Un beau jour, il fut nommé premier violon à l'Opéra et il n'y eut plus moyen de faire machine arrière. J'avais opté pour les légendes païennes, Linda, Uku et les elfes voleurs, par refus de me soumettre aux projets d'Eda, peut-être aussi pour contrarier à mon tour ma mère qui, après avoir émigré en France, m'ayant ainsi soustraite à la misère et à l'inculture, condamnait comme contre-nature mon retour aux époques pré-littéraires puisqu'il niait le mouvement même de la vie selon lequel toute chose, autant qu'il est en elle, s'efforce de persévérer dans son être, d'acquiescer à la société d'abondance, au progrès, à l'Occident. Aujourd'hui, après quinze années d'obstination qui ne me laissent plus guère d'autre choix que de passer le reste de mes jours parmi les esprits de l'eau et des bois, il est devenu patent que la branche de la famille dont je suis issue possède un talent rare pour rater sa vie.

Lorsque grand-mère Eda apprit, par l'une de mes cousines, que j'avais interrompu mes études de chimie et m'étais inscrite dans un cursus de langues orientales, elle prononça l'anathème contre moi, me prédit un échec retentissant et enfin m'accusa de lui avoir menti. Nous ne nous revîmes pas pendant quatre ans. Nul ne saura si la colère de grand-mère avait pour cause l'effondrement d'espairs longtemps nourris ou la blessure assenée à son amour-propre, qui la poussait toujours à tout contrôler, en particulier l'existence d'autrui.

En ce qui concerne mes prédispositions à l'échec, Eda n'avait pas tout à fait tort. Sur ce point au moins, après des années de conflits, nous sommes parvenues à nous entendre. Concernant le reste, il n'y a plus ni accord ni désaccord car grand-mère est morte l'été dernier. Durant sa vie, grand-mère Eda avait toujours raison parce que c'était elle qui parlait le plus fort. Maintenant, elle n'a plus besoin d'élever la voix car les vivants les plus obtus et les plus malveillants se transforment en morts vertueux et sages à l'instant même où leur âme déserte leur corps, et leur jugement prend aussitôt valeur de vérité.

Ma cousine Ann est convaincue que, lorsque quelqu'un meurt, son esprit s'attarde un moment sur Terre pour adresser un dernier adieu à la personne qui comptait le plus pour lui. Elle est persuadée que, la nuit de son décès, l'esprit de grand-mère a frappé à sa porte, mais Ott soutient que c'est lui qu'elle est venue voir, car cette nuit-là on a heurté trois fois au carreau au-dessus du lit où il dormait. La plupart des familles se déchirent pour l'héritage, la mienne le fait pour établir lequel de ses membres est l' élu des esprits errants. Je fus la seule à ne pas prendre parti. Je suis l'être le plus rationnel de la famille.

Il est donc tout à fait contraire à la logique que, depuis la mort de grand-mère Eda, ce soit sur moi que les cauchemars les plus abominables aient jeté leur dévolu. Toutes sortes de cauchemars, des plus communs aux plus étranges : des chutes, des courses-poursuites, des noyades, des assassinats ; des rêves où je suis chassée de chez moi, d'autres où je me trouve dans un lieu inconnu dont on m'assure que c'est mon domicile, mais où je ne me reconnais pas ; des songes de perte et d'abandon ou de nouveau-nés mis en morceaux, dont les membres jetés au fond d'un lac sont ramenés par les flots près du rivage d'où je tente en vain de les retirer. Je n'ai jamais eu de peine à m'endormir, ni ne me suis laissé convaincre par les arguments des mauvais dormeurs pour qui le monde appartient à ceux qui se lèvent tôt. Jadis, quand mes parents sortaient le soir et m'emmenaient avec eux, je m'endormais sur des canapés, sur des banquettes de restaurant, dans les trolleybus aux suspensions usées où chaque arrêt s'accompagnait d'une violente secousse et du bruit grave puis strident du flux d'électricité qui quittait les perches avant d'y rejaillir. Les soirs de représentation à l'Opéra, je m'endormais dans le grand fauteuil à oreillettes, au fond de la loge des danseurs, une loge qui puait la sueur refroidie, le baume chinois et le tabac. L'un des murs était occulté par un grand château en boîtes de cigarettes Rumba, blanc, noir et rouge, qui mesurait 1,50 m de haut et témoignait du bon état pulmonaire des danseurs. Les artistes déboulaient à l'entracte pour se changer, fumer, se remettre de la poudre de riz sur les joues sans parvenir à troubler mon sommeil, pas plus d'ailleurs que ne le dérangeait l'effrayante affiche de Barbe Bleue accrochée à côté d'un portrait d'Helmi Puur interprétant le rôle d'Odette. Les deux visages, l'innocence et la cruauté,

ondoyaient devant mes yeux et finissaient par s'assembler : Odette se mariait avec Barbe Bleue, elle cachait dans son poing une clef tachée qu'elle ne parvenait pas à nettoyer, qui laissait des gouttes de sang sur son duvet de cygne et m'inspirait la certitude jamais démentie depuis que la beauté est indissociable de la terreur.

Tout a commencé trois jours après les funérailles. Les cauchemars, les malaises et les insomnies. Mon médecin me certifia qu'il s'agissait des symptômes d'une grossesse et me fit une ordonnance pour une prise de sang. La visite au laboratoire ne fit qu'accroître mon mal-être. Juste après la prise de sang, les murs de la pièce se mirent à tourner, un voile blanc couvrit ma vue, et je fus prise d'une nausée irrésistible. Mes membres ne m'obéissaient plus ; je voulus me redresser et vomis dans la petite cuvette en haricot où l'infirmière avait reposé la seringue. Mon taux d'hormones gonadotrophines se révéla inexistant ; les mauvais rêves, indétectables par analyse de sang, sont, eux, toujours présents.

Ayant interrogé mes cousins, j'ai constaté qu'aucun membre de la famille ne souffrait de symptômes similaires aux miens. Pour Ott, les cauchemars sont des influx nerveux, un passage malheureux d'un neurone à l'autre, une inversion de chiffres dans un programme informatique, une erreur de calcul à rectifier. Pour Ann, ils sont l'expression du remords, d'un compte non réglé avec grand-mère, d'un lien qui n'a pas été coupé. Elle n'a pas osé m'avouer qu'elle était jalouse de mes insomnies. Ann veut aimer, sentir, souffrir plus que les autres, être distinguée par les vivants et demeurer pour toujours dans la mémoire des morts. Rita n'a rien à dire sur les cauchemars. Pendant cinq ans, elle a partagé avec grand-

mère l'appartement de 30 m²; elle connaissait par cœur ses ronflements, la voix des actrices de séries mexicaines que grand-mère Eda regardait chaque soir, l'odeur d'œuf pourri laissée dans les toilettes après le passage d'Eda, les conflits à propos de la vaisselle non faite, des plantes mal arrosées, des placards en désordre. Elle avait été présente les dernières années; elle avait assisté aux dernières heures. Elle avait entendu le coup, provenant du jardin, derrière la grange. Elle avait appelé les urgences et signé le rapport de police. Elle s'était chargée des funérailles, de l'annonce aux proches de la date et de l'heure, de la commande des couronnes d'œillets et de lys, ornées de rubans aux liserés noirs. Elle avait conquis le droit de ne pas être importunée.

Et moi? Moi qui n'ai jamais été là ou qui ne l'ai été qu'à contretemps, arrivée trop tard, repartie trop tôt, exclue des deuils et des consolations, je n'ai rien pour me prémunir du remords; mes comptes sont toujours déficitaires. Il est vrai que du commerce avec les défunts les vivants sortent rarement gagnants. Après la mort de notre arrière-grand-mère Lydia, je m'en suis voulu pendant des mois de ne pas lui avoir lu le journal plus souvent. J'avais sept ans à l'époque, Lydia, quatre-vingt-sept. Elle n'y voyait plus assez et me réclamait des comptes rendus à haute voix. Du point de vue de l'optique et de la connaissance de l'alphabet, je réunissais les conditions nécessaires à l'accomplissement de la tâche, mais je ne comprenais pas une ligne des journaux (*La Faucille et le Marteau*; *En avant!*; *La Voix du Peuple*) qui pour mon malheur se régénéraient chaque jour, et qui, à mon humble avis, n'étaient bons qu'à faire du coloriage, à transformer les capitales des titres en lettrines médiévales, à emballer les

pommes de terre à l'automne, à s'essuyer le derrière dans les w-c, où leur encre de mauvaise qualité laissait entre les cuisses des traînées grises responsables du cancer colorectal.

J'étais en France lorsque oncle Peeter, le frère cadet de papa, mit le feu à la cuisine de tante Milvi, j'étais absente à la mort de grand-père Ilmar, et à celle d'Oskar, son frère, qui était toujours ivre, ne parlait jamais, mais m'invitait parfois dans sa chambre et me prêtait ses peintures à l'eau, avec lesquelles il peignait des paysages étranges, nimbés d'une lumière grise qui n'existait nulle part et dont je ne compris l'origine que des années plus tard. La chambre de mon grand-oncle Oskar était mystérieuse, il y régnait une odeur inconnue d'alcool, de peinture, de médicaments; il y avait un coin obscur, derrière des étagères, où il était strictement interdit d'aller, les murs étaient couverts des aquarelles d'Oskar, une porte s'ouvrait sur un balcon au plancher disjoint où on pouvait humer le vent de la mer. Après mon départ pour la France avec maman, en 1989, j'écrivis de temps en temps à oncle Oskar. Lorsqu'il mourut, je me rongei les ongles jusqu'au sang, taraudée par le remords de ne pas l'avoir fait plus régulièrement.

Quant à grand-mère, combien de comptes avons-nous à régler! Ma grand-mère tyrannique et tendre, que j'ai aimée et détestée, qui m'a houspillée et caressée, intransigente, autoritaire, toujours en train de nous rabrouer, ma grand-mère aux yeux de chouette, aux cheveux châains sur les photographies, blanc et gris dans ma mémoire, que j'ai adorée, trahie, reniée comme nous nous devons de le faire avec les êtres qui jouent un rôle essentiel dans notre vie. On dit que les rêves sont des esprits restés sur Terre car un secret les empêche de se libérer. Ils tourmentent alors les vivants jusqu'à ce qu'enfin

l'un d'eux résolve leur mystère. J'ai tenté de dire à mes cauchemars qu'ils faisaient un mauvais choix, que je n'étais pas douée pour les charades, que je ne lisais pas de romans policiers, que j'avais l'esprit bien trop cartésien pour construire l'hypothèse la plus improbable, la solution la plus perverse qui, curieusement, est aussi toujours la bonne ; cela ne semble pas les avoir découragés.

Un jeune homme, qui depuis sept longues années était tourmenté chaque nuit par le même rêve, finit par se rendre chez le sage de Taga-Valga. « Est-ce le Diable qui m'assaille, se penche sur moi, m'étouffe, me serre, me rompt les os ? — Le Diable n'embrasse pas les jouvenceaux ! Ton cauchemar est une jeune femme de l'autre rive, de Finlande, d'au-delà du Golfe, du pays où la fée fileuse des eaux, l'esprit tisseur de sources, abreuve la forêt aux dix mille lacs. Cette femme est éprise de toi, c'est pourquoi elle te rend visite chaque nuit. Si tu veux te libérer du songe, place une branche de sorbier devant la fenêtre au moment où l'esprit se penchera sur toi. Il sera prisonnier et s'incarnera. Tu auras une épouse à la place des cauchemars. »

Il n'y a plus de sage aux environs de Valga, la ville à cheval sur la frontière de Lettonie, qui connaisse les remèdes pour les aveugles, les boiteux et les impotents, contre l'oubli, le remords et les mauvais rêves. Il ne reste que la cascade artificielle, la statue des combattants de 1919 et, après le cimetière de la forêt, quelques maigres routes en cours d'ensauvagement menant à des maisons abandonnées, dont les fenêtres condamnées par des planches de chêne sont enchâssées dans des murs pourris et pleins de trous. L'oxalis à la saveur acide, que les enfants mâchaient jadis au printemps, ignorant qu'elle leur décalcifiait les os, la cardamine et le séneçon prolifèrent

au beau milieu des chambres. En août, les cierges roses des lauriers de Saint-Antoine s'enflamment près de puits bâtis en grosses pierres rondes comme des vestiges de temples disparus ; plus personne ne se rappelle leur nom.

District de Kargasok

Le 18 mars 1945

Oblast de Tomsk

République socialiste soviétique de Russie

Ma chère Eda,

Je t'écris des rives de l'Ob, de l'autre côté des monts d'Oural. Ceci est la troisième lettre que je t'envoie. Je reste sans nouvelles de toi, de mon cher Jaan et de notre petit Johannes. Je n'ai plus personne désormais à Pärnu auprès de qui m'enquérir du sort de ceux qui me sont chers. Dans mon baraquement logent des Russes, des Moldaves, deux Lituanienues et trois Estoniennes. Cinq autres Estoniennes vivent avec leurs enfants près du village, dans des huttes de terre, et sont employées au kolkhoze. Je remercie le sort qui nous a rassemblées, nous permettant de converser dans notre langue et d'évoquer ensemble nos souvenirs. Cela fait moins d'un an qu'on nous a donné le droit d'écrire, et le courrier ne nous parvient pour le moment que du printemps à l'automne, lorsque le fleuve n'est pas pris par les glaces et que les bateaux peuvent l'emprunter. Tu n'imagines pas la joie qu'éveille dans tout le

baraquement une lettre reçue par l'une de nous! L'automne dernier, deux Estoniennes ont reçu chacune un colis et une lettre. Elles nous les ont lues trois ou quatre fois. Nous ne nous laissons pas d'écouter ces voix qui nous parviennent de si loin. Quant à moi, je tendais l'oreille dans l'espoir d'entendre des nouvelles de vous. C'est là un espoir qui ne repose sur rien. Mais il réapparaît à chaque nouvelle lecture. Ne rien savoir de vous me remplit d'inquiétude. Je n'ai d'autre choix que de m'en remettre à Dieu et d'espérer que vous êtes en vie.

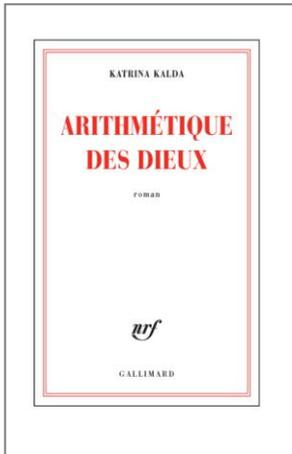
Mais nous vivons ici derrière le dos de Dieu. La forêt commence à quelques mètres du baraquement et elle sépare notre monde de celui des hommes. C'est sur les terres de Kochtcheï l'immortel que nous nous trouvons. Ici, rien n'est à la mesure de l'homme. Pourtant, en marchant vers la fabrique, il m'arrive de m'émerveiller en voyant les troncs hachurés des bouleaux et, sur les branches des sapins, le sautellement d'oiseaux inconnus. En contrebas de notre baraquement, coule une petite rivière qui se jette en aval dans les flots de l'Ob. Les glaces ont fondu et on entend de nouveau, après les longs mois d'hiver, le sifflement des bateaux qui nous relie au monde.

Ma chère Eda, il est huit heures. Il me faut m'allonger et tenter de dormir, malgré le bruit qui ne s'arrête jamais complètement dans notre dortoir. Dans quatre heures, je devrai me rendre à la fabrique de méthylène; ce soir, je suis de quart de nuit.

Si tu reçois cette lettre, donne-moi, je t'en prie, des nouvelles de vous tous. De Jaan et de mon père, si par miracle tu parviens à en avoir, et surtout de Johannes. Je ne sais rien de lui depuis la nuit du 14 juin où nous avons été emmenés, et où il était, comme tu le sais, gardé par tante Anna. Si tu reçois cet envoi, je te prie d'écrire à Anna de ma part. Mes propres lettres ne lui parviennent pas, et je suis au désespoir de ne pas connaître le sort de

10 274 femmes et 5 724 enfants. Parmi eux se trouvaient des mineurs, déportés une première fois en 1941, qui avaient reçu l'autorisation de retourner dans leur pays, et qui furent arrêtés une seconde fois.

L'association Memento estime qu'entre 1939 et 1951, en raison de la guerre, de l'émigration, des assassinats et des déportations, le pays perdit 25 % de sa population.



Arithmétique des dieux Katrina Kalda

Cette édition électronique du livre
Arithmétique des dieux de Katrina Kalda
a été réalisée le 26 janvier 2013
par les Éditions Gallimard.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782070138692 - Numéro d'édition : 245369).

Code Sodis : N53346 - ISBN : 9782072475214

Numéro d'édition : 245371.